

Corinne 3

Ceci pourrait s'intituler : je pisse donc je suis,

un peu vulgaire je le reconnais.

Comme vous avez pu le constater je regarde

Et comme certains le savent, je suis une petite poule inquiète et toujours en avance à la gare.

Donc, ce jour-là, bien installée au bout du quai direction Montreux, dix minutes en avance, je regarde.

Un homme fait les cents pas sur la plate-forme d'en face. Il parle au téléphone, l'appareil dans sa main droite, le portable collé à l'oreille. Son autre bras s'agite en l'air, ponctue le dialogue avec véhémence. Il avance à droite, repart à gauche, revient en bout de quai, s'arrête vers le bouquet d'hortensias, me tourne le dos. Son bras gauche redescend, disparaît à ma vue. Au mouvement de son épaule je comprends. Non ! il pisse, là, à quinze mètres de moi ! Il continue son dialogue, n'a que la tête qui bouge, puis à nouveau au mouvement de son épaule qui se soulève, je saisis qu'il fait tomber la gouttelette, puis toujours avec cette même main gauche tente maladroitement de remonter sa braguette. Son affaire faite, il se retourne, certainement me voit, bêtement en face de lui. Il change de main son appareil, bêeh, pas rincée cette main, et poursuit sa parlotte...

Vous me voyez, moi, au téléphone avec Paulette, ayant bu moultés thés, avec si fort besoin de me soulager, baissant ma culotte à côté du banc, m'essuyant avec ma manche, réajustant ma jupe d'une main tout en rigolant des anecdotes de ma copine ?

Beaucoup plus au nord cette fois dans un camping vide du Danemark, bien installés, seuls au bord de la pelouse déserte d'un terrain de foot, je bois une bière avec mon cycliste préféré après 30, 35, allez 74 km à vélo. Et voilà un

quidam qui s'approche, choisit son buisson, projette son jet fumant et repart tranquille.

Et beaucoup plus prêt, de ma fenêtre de salon, je regarde, comme je sais, vous l'avez compris, c'est mon habitude. Je suis du regard deux types qui sortent de leur camionnette blanche, à côté de l'ancien congélateur communal qui leur sert de dépôt. Ils ne descendent pas l'escalier qui conduit à la porte (autrefois terrifiante de cette antre froide et encombrée de paquets givrés et de stocks de viande glacée). Non, ils contournent le petit bâtiment et là, le long de la haie du chemin des écoliers, ils s'apprêtent à arroser les feuilles. Mon sang ne fait qu'un tour, j'ouvre ma fenêtre et hurle « Vous ne pouvez pas aller aux toilettes pour pisser ! » Un bref regard apeuré et surpris dans ma direction, ils réemballent leur bazar, et moi je me demande combien ils ont pissé dans leur falzar.

Je ne sais quand a commencé en moi cette vindicte contre le prêt à uriner masculin, certains m'ont traitée de jalouse, d'autres ont souri. Et mon cycliste attiré, depuis cette démonstration de force, me demande toujours « et là, tu crois que j'ai le droit de lâcher une goutte ? »